

I

M'est-il permis de dire que Fanny Le Garrec pénétra dans ma classe et dans ma vie par effraction? J'ai aussitôt l'air d'avoir à me défendre contre elle, elle qui m'a fait ce que je suis.

Ignorant tout du théâtre elle en avait d'instinct le génie et, quand elle décida de cesser de m'ignorer, elle mit entre nous l'énigme et le chef-d'œuvre de son entrée.

Voilà. J'étais à cette époque un paisible instituteur de campagne, venu en cette contrée à vingt-six ans parce que, selon mon inspecteur, c'était la voie à suivre pour obtenir une rapide promotion et me voir confier en ma trentaine un poste de directeur. L'école laïque de Lochrist n'était pas encore achevée mais, dès cet octobre 1905, je pus m'y installer et créer la classe des dix à douze ans, les deux sections du cours moyen comme on les appelait. Je n'avais pas à me plaindre. D'emblée je trouvai là les commodités et les avantages d'une bâtisse vaste et neuve, conçue pour l'accueil des nombreux enfants des métallurgistes des forges d'Hennebont.

Fils de cordier d'un hameau de la paroisse de Cléguérec, je connaissais de réputation cette population turbulente et ses enfants. J'avais moi-même côtoyé à l'École normale de Vannes quelques-uns de leurs représentants, sans me lier vraiment à aucun d'eux car, enfant de la campagne, de sa lenteur et de ses silences, je continuais à rechercher la compagnie des rejetons de la paysannerie du Morbihan, appliqués et taciturnes comme moi.

Dans les années de ma formation, qui furent celles de la création des Écoles normales, ceux et celles qui arrivaient de là-bas, le pays des usines, des feux et du brouhaha, ne portaient pas encore l'auréole d'héroïsme que l'insurrection de 1903 leur a subitement accordée. C'était des garçons entreprenants certes, généreux et plutôt sympathiques, mais qui ne concevaient pas la vie hors des luttes de la politique et de la propagande de leurs idéaux révolutionnaires. Ils donnèrent le ton à l'École ou surent l'imposer à cette première génération d'enseignants laïques. Je discutais avec eux comme les autres, les suivais parfois, mais je m'arrangeais toujours pour garder la distance à l'intérieur de moi, demeurant fidèle aux visions de l'enfant calme et rêveur d'autrefois. Les miens ne s'étaient-ils pas toujours tenus à l'écart des pompes et des désordres du monde, secrets, méfiants, têtus? Et moi, au fond de mon âme, je me sentais cordier.

Fanny Le Garrec, elle, n'avait sans doute jamais jeté un regard sur la chaumière d'un cordier. Les cordiers ne l'intéressaient pas, les paysans non plus; en dehors de la passion qu'elle vouait à la patrie des forgerons de Bretagne, elle ne s'intéressait qu'aux hommes dont la profession était de parler aux tribunes et d'écrire sur des papiers qu'on pouvait distribuer. Je savais cela depuis ce soir de mars où, en la salle Dousdebès à Lorient, j'étais allé assister avec deux autres instituteurs à une conférence du citoyen Girault, vieux compagnon de Louise Michel, passée ici même il y avait de ça trois années.

Alors, j'ignorais l'existence de la mère de Michel Le Garrec, le meilleur élève de la grande division, et de sa sœur Jeanne, fillette effacée et pâlotte dont je n'aurai jamais grand-chose à dire. Les autres mères et sœurs aînées s'étaient dès la rentrée manifestées, me dérangeant pour un oui, pour un non à la sortie de la classe, ou bien, de temps à autre, me sollicitant avec déférence et timidité comme elles sollicitaient les autres maîtres et maîtresses, afin que nous les aidions à remplir les papiers de l'usine et de la mairie. Beaucoup d'entre elles ne savaient pas écrire et déchiffraient à peine les caractères du français. Fanny Le Garrec m'avait, oui, fichu la paix jusqu'ici, tandis que son fils Michel avait toutes mes faveurs à cause de son intelligence et de son courage. Je savais parfaitement, et lui aussi le savait, qu'il serait plus tard instituteur et non lamineur comme son père. Un accord solide et avoué existait là-dessus entre nous.

Il est difficile de prétendre après coup, quand toute une histoire tumultueuse et dramatique s'est nouée dans votre vie avec une femme, que, lorsque vous l'aviez vue pour la première fois, vous ne l'aviez point distinguée. C'est pourtant ce que j'ai sincèrement raconté à Fanny. Je me souvenais tout de même que pendant l'interminable discours du brave Girault, la jeune femme assise devant moi manifestait son impatience ou ses enthousiasmes par des gestes qui retinrent mon attention. Comme on dit de certains élèves, elle ne tenait pas en place, se levait dans l'intention sûrement d'interrompre l'orateur, puis se rasseyait sans avoir pipé mot, enlevait machinalement quelque épingle au chignon de sa nuque pour, soudain, la repiquer ailleurs, n'importe où — oui, il me revient à présent que ce manège enfantin captait davantage mon attention que l'histoire simplette brossée par l'orateur à propos de la marche incertaine de l'humanité, marche que nous allions tous enfin redresser. Une fois encore — et souvent cet ennui me prenait quand je me laissais entraîner à des conférences, des réunions syndicales où les mots roulaient en torrents lyriques et emportés —, regardant en souriant le mouvement nerveux de ce dos noir de femme, mince et long aussi, écoutant distraitement les

appels tonitruants du citoyen Girault :

— ...et dans les manifestations du ter mai, pour la conquête de la journée des huit heures, ébranlons les portes des proches casernes, crions aux fils des prolétaires « bas les armes frères et tous avec les travailleurs! »

une fois de plus, une fois encore je me laissais aller à penser : « Que fais-tu ici Yves Le Braz, et pourquoi n'as-tu pas le courage de dire non? »

La salle cependant était houleuse, passionnée, les murmures montaient haut parfois; heureusement, de temps à autre, les applaudissements permettaient au fidèle anarchiste de reprendre son souffle et de s'asseoir. Et puis, à la fin de la soirée, comme dans le désordre s'élevaient les commentaires et suggestions sur les manifestations à venir dans le pays de Lorient, les grèves qui partout en France se préparaient (déjà elles éclataient ici et là), j'entendis pour la première fois la voix de Fanny Le Garrec, voix railleuse et forte, sans cesse coupée de rires impertinents, et, presque au même instant, elle tourna la tête, me donnant à voir une bouche large, pleine d'étincelantes dents, une bouche mobile, moqueuse, pareille à celle des toute jeunes filles quand entre elles circule la vive joie des audaces avouées.